

The Player

Parce qu'il en avait marre de s'ennuyer à la GMF et de fantasmer sa vie depuis sa collection de disques, le Français **Dominique Forma** a largué les amarres à la fin des années 1980 et filé à Los Angeles. OÙ, de fil en aiguille, il s'est retrouvé un beau jour à diriger **Jeff Bridges** dans *Scenes of the Crime*, un film jamais sorti en salles. Quinze ans plus tard, revenu en France, le frenchy se souvient de ses aventures californiennes.

Par Joachim Barbier ~ Photos : Renaud Bouchez

IL ÉTAIT ARRIVÉ à Los Angeles avec sa bite et son couteau.

Peut-être même sans couteau. Dominique Forma est le seul réalisateur français à avoir tourné avec Jeff Bridges. Ce fut son unique film, *La Loi des armes* en français, comme il le découvrira quelques années plus tard, au rayon « Action » d'une Fnac parisienne. *Scenes of the Crime* en anglais, tourné en 2001. Un film qui n'est jamais sorti en salles, victime du retrait inexplicable de la MGM, le studio qui avait décidé de le produire et de le distribuer aux États-Unis, et qui n'obtiendra qu'une sortie, bradée et tardive, en DVD. Un film – miraculeux dans sa conception, un brin maudit dans son issue – qui pourrait illustrer le destin de tous ceux qui ont un jour décidé d'écrire leur propre chapitre de « *How to make it in Hollywood* ». Dominique Forma est revenu depuis quelques années en France, à Paris, où il publie désormais des romans dans la collection Rivage Noir. Le dernier, *Hollywood Zero*, sorti fin janvier, s'inspire de ses années passées à essayer d'exister dans les arcanes de l'usine à rêves californienne, quand on est d'abord personne, puis pas grand-chose et, enfin, pas vraiment quelqu'un, sans la hargne et le cynisme de ceux qui veulent « réussir » à tout prix. En portant plutôt l'ambition mesurée de réaliser un premier film quand votre CV ne peut revendiquer qu'une très houellebecquienne expérience de « programmeur informatique à la GMF » et un amour sans fin pour le rock'n'roll.

La France du velours côtelé

À la fin des années 1970, dans la France de Raymond Barre, Dominique Forma gagne 10 000 francs par mois pour faire acte de présence au service informatique de la Mutuelle des Fonctionnaires. Il n'écrira jamais aucun programme puisque, comme il le rappelle aujourd'hui, il ne « comprend rien à l'informatique ». Peu

importe d'ailleurs, il possède un statut de cadre, un contrat « à vie ». Alors il profite du reste de son temps pour traîner à New Rose, le magasin punk-rock du quartier latin qui accompagnera l'émergence de la scène indépendante française des années 1980. « À un moment, je me suis dit : "Je vais pas rester dans ce mouloir". Soit je restais dans mon bureau jusqu'à 65 ans en me disant un jour : "Qu'est-ce que j'ai fait de mon existence?" Soit je partais faire autre chose. » Il offre sa démission en 1988, passe quelques années à « bricoler dans la distribution de films X », avant de s'envoler pour Los Angeles en 1992, « avec un peu de carburant, environ 30 000 francs », dans la poche. Il débarque chez une ex, Violetta, coiffeuse à Beverly Hills. Parmi ses clientes, une Américaine d'origine coréenne, francophile, productrice de quelques séries B pour enfants dont *Ninjas Kids* et *Les 3 ninjas contre-attaquent*. « Elle commence à m'inviter chez elle, avec des gens du cinéma, puis sur les plateaux. Je ne sais pas ce que je veux faire, mais je sais que je ne veux pas devenir technicien. Par fainéantise, mais aussi parce que je n'en ai pas les compétences. »

En attendant de « savoir », Dominique Forma profite. Il traîne dans les clubs de East Hollywood plutôt que dans les soirées mondaines où les aspirants à la gloire tissent leurs réseaux et mettent en scène leur vanité. « Des soirées où tu ne rencontres que des gens qui disent "être dans le cinéma", "travailler sur 25 projets" et qui sont en fait comme toi : ils n'ont rien fait. » Il découvre les tribus des Français expatriés. « D'un côté, les fils des mecs du Sentier, les vendeurs de jean qui profitent de l'argent de papa et tiennent des magasins sur Melrose. De l'autre, la petite colonie des gens du cinéma. » Il y a aussi les journalistes, que Forma croise chaque année à la réception organisée le 14 juillet par le consul de France. « Des gars qui fumaient la pipe et portaient du velours côtelé en plein été. » C'est enfin l'époque où les deux mécènes du cinéma français, TF1 et Canal +, s'imaginent jouer un rôle à



Hollywood. En 1990, le roi du béton, Francis Bouygues, se prend à rêver de produire un cinéma d'auteur là où on ne jure que par la rentabilité. Il crée Ciby 2000, une filiale-danseuse qui claqué à tout va. Jusqu'en 1998, date de sa mise en sommeil, après avoir dépensé 900 millions d'euros et récolté quatre Palmes d'or de consolation. « Quand je suis arrivé, ils étaient en train de se faire enculer par David Lynch sur Twin Peaks, Fire Walk with Me. Je crois qu'ils avaient signé pour trois films et que Lynch ne les a jamais livrés. De son côté, Canal commençait à mettre de l'argent chez les deux plus gros indépendants de l'époque : la société d'Arnon Milchan, New Regency Productions et celle de Mario Kassar, Carolco, qui venait de gagner le gros lot avec Terminator 2, son plus gros succès. » Dominique Forma se lie d'amitié avec des anciens de Studiocanal, partis fonder Hexagon Films. C'est une petite société « qui fonctionne comme un contre-pouvoir au studiocanal », se souvient Patrick Beaufront, son ancien directeur exécutif officieux : « On était une petite bande, on n'avait pas d'argent mais c'était super excitant. C'est Marc Frydman, le président, un Français qui à l'époque sortait avec la fille de Milchan, qui avait imposé Dominique Forma comme music supervisor sur Boiling Point (L'Extrême limite en VF) de John B. Harris, et c'était plutôt une bonne idée. » « En fait, dans les soirées, y'avait toujours un mec qui demandait : "C'est quoi ce morceau ?" Si tu avais la réponse, tu passais vite pour une encyclopédie », démystifie Forma.

Entre Viggo Mortensen et Dennis Hopper

Sur le tournage du film de Harris, le Français sympathise « un peu » avec Viggo Mortensen. Le comédien sort à l'époque avec Exene Cervenka, la chanteuse du groupe punk californien X. Il propose au music supervisor un dîner. « Il pensait qu'il y avait peut-être moyen qu'ils écrivent un titre pour la B.O. du film. En fait, le groupe ne m'a pas adressé la parole de la soirée. J'ai compris qu'ils avaient dû se faire baiser par l'industrie du cinéma et qu'ils ne voulaient plus en entendre parler. » Un autre jour, Mortensen introduit Forma auprès de Dennis Hopper, qui tient le rôle d'un mobster dans le film de Harris. « Je lui ai demandé s'il était l'auteur d'un cliché qui m'intriguait, une photo de Nico et Brian Jones à Monterrey. Il m'a juste répondu : "Tu sais, tout ce qui a pu se passer entre 1966 et 1975, eh bien je ne me souviens de rien." » Boiling Point terminé, Dominique Forma enchaîne, toujours comme music supervisor, avec Meurtre à Alcatraz, un thriller de Marc Rocco avec Kevin Bacon, Christian Slater et Gary Oldman. « À chaque fois, je

« Je sais que ce n'est pas Citizen Kane, mais je ne suis pas embarrassé quand je regarde ce que j'ai fait. »



demandais aux réalisateurs si je pouvais participer aux réunions. Comme je ne représentais ni une menace, ni un pouvoir, ils s'en foutaient et acceptaient. C'est comme ça que j'ai découvert toute la chaîne de production du film, du tournage au montage. Je regardais les réalisateurs et je me disais que c'était là que je me sentais le mieux. » Sur ce dernier tournage, Forma rencontre une certaine Deborah Lee, fan absolue de rock comme lui, qui a connu Hendrix, Robert Plant et Jimmy Page. Elle devient sa compagne. Elle a travaillé sur les repérages de quelques films de Scorsese, de John Huston et d'Abel Ferrara. Elle le place sur un court métrage, histoire qu'il découvre le travail de production. Puis, quand il se sent mûr, Forma s'attelle au sien. « Cela s'appelait Shaking All Over, l'histoire d'un collectionneur de disques qui pense vivre une vie de rocker par procuration. » Il vend sa Mercedes décapotable, récupère les chutes de bobine pour pouvoir le réaliser. « Et je me rends compte que je vais être obligé de bidonner. Alors je raconte que j'ai fait des pubs en Europe, des trucs super cool, on me répond qu'on en a entendu parler. » Le court métrage terminé, Forma se rend compte qu'il n'existe pas de circuit pour le montrer et se faire remarquer. « Un jour, on va jusqu'en Floride et on se retrouve avec cinq mères aux cheveux bleus qui attendent juste l'ouverture du casino pour aller jouer au bingo. » Déçu, le Français s'attache à écrire le script d'un long métrage, avec l'aide d'un scénariste américain qu'il ne peut pas payer. Il retourne voir Marc Frydman, qui lui répond : « Il y a plein de choses à changer dans le script, mais on peut essayer. » Il rajoute : « J'ai des contacts avec Jeff Bridges. » On est début 1998, The Big Lebowski n'est pas encore sorti. « Bridges était loin d'être bankable à ce moment, d'ailleurs la production n'en voulait pas, explique Forma. Ils avaient suggéré Paul Walker, qui venait de faire Fast and Furious. Ils voulaient le premier gamin qui avait tourné deux scènes avec des filles en bikini. »

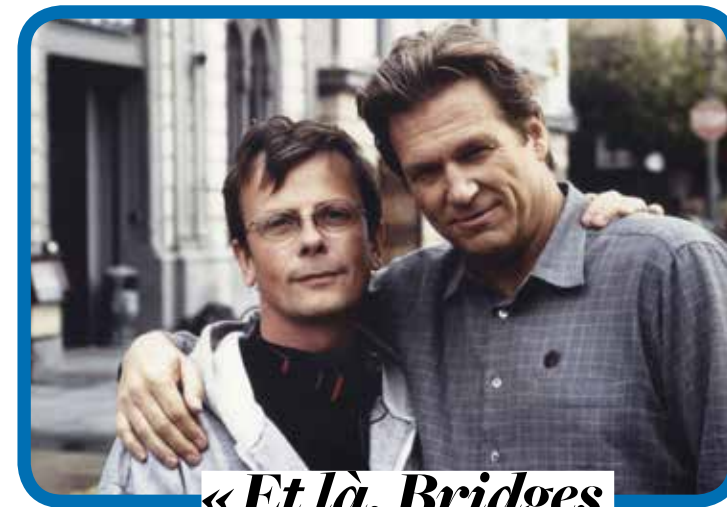
Rencontre avec le Dude

Finalement, un accord de principe est trouvé avec Jeff Bridges au début de l'année 2000. Quelques semaines plus tard, le réalisateur reçoit un appel de l'assistante du comédien américain. « Jeff voudrait vous voir. Cela ne vous dérange pas de venir déjeuner ? Vous n'êtes pas allergique au poisson ? » Forma prend la route jusqu'à la propriété de Santa Barbara de Bridges, après avoir reçu « 200 000 recommandations de la production, ce qu'il fallait dire, ne pas dire, ne pas faire... Donc j'arrive pétrifié. On commence à déjeuner, je le sens anxieux. Il me pose plein de questions sur comment

je vois les scènes, le positionnement de la caméra. Il me teste pour vérifier ma compréhension du film, mais sans volonté de me défoncer. On boit des coups dans le jardin toute la journée et à 21h, il me dit : "J'ai l'impression qu'on va travailler ensemble." » Entre les premiers contacts et le déjeuner à Santa Barbara, les producteurs ont trouvé les arguments financiers pour réaliser le film et convaincre Jeff Bridges d'y participer. Son cachet est d'un million de dollars, soit 100 000 de plus que celui qu'il a touché pour The Big Lebowski. « L'argent venait de sociétés fiduciaires allemandes qui permettaient aux retraités d'obtenir des réductions fiscales s'ils investissaient dans le cinéma. Sauf qu'ils avaient oublié de préciser qu'ils devaient aider le cinéma allemand. Du coup, des petits malins ont pu se la faire tranquille à Hollywood en dépensant l'argent de vieux Allemands. » Une fois l'identité du premier rôle confirmée, Dominique Forma convainc facilement Noah Wyle, qui souhaitait travailler avec Bridges, de rejoindre la production. En jetant un œil à la liste des castings, le réalisateur français s'arrête ensuite sur le nom de Henry Rollins, qui court alors toutes les auditions en jouant la carte « ancien chanteur du groupe punk mythique Black Flag ». « Un type adorable. Il lit ses trois phrases, il n'est pas super bon, je lui demande : "On peut parler de Black Flag ?" Il me répond : "Bien sûr", et je lui dis : "D'une manière ou d'une autre, je veux que tu sois dans mon film." » En raison des engagements de Bridges, le film doit se tourner en 24 jours. Il débute à l'automne 2000. Seul souci : Dominique Forma n'a jamais dirigé le moindre film. Le premier jour de tournage, toute l'équipe se met en place en attendant de savoir qui est le patron. « Ils se disaient : "Cela ne peut pas être ce gars qui parle anglais comme Maurice Chevalier." Et là, Bridges se pointe sur le plateau. Il se met au garde à vous devant moi et crie : "What can I do for you, sir ?" C'était un message envoyé à tous les gens sur le plateau, pas à moi. Et quelque part, c'était gagné. » Entre-temps, Jeff Bridges est devenu le Dude. Alors les fans du branleur au cul de joint se pressent jusqu'aux limites du périmètre de sécurité du tournage pour approcher le mythe naissant.

Santa Barbara, Tribeca et l'Ardèche

Puis, alors que le film est en montage, la MGM, qui s'était engagée à produire et distribuer aux USA Scenes of the Crime, se retire du deal, sans explication. « J'avais déjà trouvé bizarre qu'ils disent oui. À l'époque, la MGM, ce n'était plus que quelques James Bond et un lion qui rugit. » Arrive septembre 2001 et le festival de Deauville, où



« Et là, Bridges se met au garde à vous devant moi, et crie : "What can I do for you Sir ?" C'était un message envoyé à tous les gens sur le plateau. »

lement, une filiale de Sony présente une proposition « modeste ». « Ils ont eu le film pour 2 millions de dollars. Comme sourvent dans ce cas, tu comprends que c'est le baiser du serpent, que le film ne sortira qu'en vidéo. Tout le monde, TFI, les Allemands, en avait marre et était pressé de passer à autre chose. » En 2004, Dominique Forma rentre en France et découvre dans les rayons les copies DVD de son Scenes of the Crime. Pendant longtemps, il s'est fait violence pour le regarder. « Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas Citizen Kane, mais je ne suis pas embarrassé quand je regarde ce que j'ai fait. Surtout par rapport à la majorité des films français. » Le cinéma d'ici n'a pas essayé de savoir ou comprendre comment un petit mec venu de nulle part avait pu réaliser un film à Hollywood avec Bridges. « J'ai rencontré quelques producteurs mais tout le monde s'en foutait, je m'attendais à un peu de curiosité mais ils avaient l'air tous très préoccupés avec leurs grosses productions en Ardèche. » Depuis qu'il est revenu à Paris, Dominique Forma a croisé dans la rue l'ancien souffre-douleur de la cantine du siège de la Garantie Mutuelle des Fonctionnaires dans lequel il se morfondait avant de partir à Los Angeles. Lui n'a pas bougé. Il travaille toujours à la GMF. ● Tous propos recueillis par JB